

au 2 décembre, et il s'agissait pour nous de le tenir jusqu'à la dernière extrémité. Les braves soldats du 27^e occupaient depuis midi, mais il fallait se hâter de les joindre et de les secourir. Ce fut alors que Souis se lança au galop de son cheval sur sa réserve d'artillerie, où il avait placé ses zonaves, *son bataillon sacré*, comme il les appelait. Mon ami, cria-t-il à Charette, amenez-moi un de vos bataillons. Puis s'adressant aux zouaves : " Suivez-moi, leur dit-il. Montrez ce que valent des hommes de cœur et des chrétiens." Un cri d'honneur s'échappa de ces nobles poitrines. Tous voulaient courir à la mort. Mais le général n'en prit que trois cents.

Il était quatre heures et demie. Le jour tombait. La bannière du Sacré-Cœur était déployée, on la voyait de par tout. C'était électrisant ; et il y avait un tel entrain dans cette petite troupe qu'un moment on eut réellement l'espoir du triomphe. Mais bientôt, raconte Souis, nous fîmes accueillir à bout portant par un feu de mousqueterie très-violent, et beaucoup des nôtres tombèrent pour ne plus se relever. Je restai à la tête des zouaves pontificaux qui faisaient une résistance héroïque. Je ne voulais point me déshonorer en abandonnant ces trois cents hommes qui marchaient derrière moi, et qui ne m'auraient jamais pardonné ce crime. Hélas ! de ces trois cents hommes, cent quatre-vingt-dix-huit tombèrent devant Loigny, et avec eux dix des quatorze officiers qui les commandaient. La plupart de ces héros tombèrent à mes côtés. Moi-même je fus blessé à la cuisse d'un coup de feu tiré à bout portant. Je n'eus plus la force de tenir mon cheval, et je criai à mon ordonnance : Mon ami, prenez-moi dans vos bras. C'est fini pour aujourd'hui.

Oui, ils étaient tous tombés, et le généreux Henri de Verthamon qui avait eu le glorieux privilège de porter le drapeau du Sacré-Cœur, et le capitaine Bouillé, le père, après